

Violence et fascination médiatique : l'individu entre identification et distanciation

Deux événements - sans aucune commune mesure - ont atteint des sommets d'audience télévisuelle en 2001 : *Loft Story* et les attentats terroristes du 11 septembre aux USA. A priori, aucun rapport entre une "téléréalité" de M6 accusée d'être racoleuse (le "degré zéro de la télévision" a-t-on dit) et un drame humain au retentissement international immédiat autant que durable.

Mais pourtant, à y regarder de plus près, de nombreux points communs surgissent, parmi lesquels la fascination pour le voyeurisme, sous toutes ses formes, allant de sa manifestation la plus morbide à une de ses expressions érotiques les plus modernistes¹. Thanatos et Eros se manifestant avec force dès le début du XXI^e siècle veulent ils nous dire que nous entrons dans une longue période duale de tensions, d'angoisse de haine ou d'élans fraternels et d'amour, nettement visibles dans la compassion pour les victimes, l'empathie pour les candidats gagnants ou perdants, la violence réelle ou symbolique des interactions et des commentaires, et surtout une manifestation éclatante d'émotion collective conduisant chacun à se déterminer par rapport à l'événement : pour ou contre le Loft, pour ou contre le soutien au peuple américain dans des heures sombres de son histoire.

D'un côté, *Loft Story* est un puissant *analyseur* des attitudes ou des profils psychologiques des téléspectateurs, de l'autre, les réactions aux images des attentats traduisent - à leur manière - les mêmes comportements fondamentaux de l'être humain confronté à la violence ou à la terreur dans les médias². Dans un cas comme dans l'autre, ils nous enseignent qui nous sommes et peuvent, si nous voulons bien y prendre garde, *nous révéler à nous même* en nous faisant prendre conscience de nos comportements les plus intimes.

Cet article va essayer de montrer comment l'analyse de nos réactions face à des événements aussi forts (toutes proportions gardées et toutes choses différentes par ailleurs compte tenu du nombre "terrifiant" des victimes des attentats) nous conduit à les rassembler dans une approche "unitaire" qui conjugue notre terreur et notre fascination, notre commisération et notre détachement, notre émotion et notre empathie.

Pour construire cette approche, nous allons d'abord examiner rapidement les mécanismes mis en œuvre dans *Loft Story* et isoler

1 Le mot "fascination" est employé ici dans son sens fort, entre la terreur et l'effroi comme le dirait Pascal QUIGNARD in *Le sexe et l'effroi*, Paris, Gallimard, 1996.

2 Cette formule évoque évidemment les travaux magistraux de Georges GERBNER, le précurseur en matière d'étude de l'impact des médias et notamment de la violence télévisuelle. Cf. le toujours actuel *Violence et terreur dans les médias*, Paris, Unesco, 1989 ou plus récemment Jacques GONNET, *Médias, violence et éducation*, Paris, Institut des hautes études de sécurité intérieure, 1995, D. FRAU-MEIGS et S. JEHÉL, *Les écrans de la violence*, Paris, Economica, 1997 ou encore le mémoire de recherche de Béatrice PIAU, Département de communication, Université catholique de l'Ouest.

les cycles de distanciation et d'identification des spectateurs³. Ensuite, en nous aidant de l'apport de René Girard et de sa théorie mimétique⁴, nous pourrions nous consacrer à l'examen des réactions aux attentats du 11 septembre pour montrer comment elles constituent elles aussi des "analyseurs" distanciateurs et identificateurs.

Loft Story ne rend pas idiot !

Les spectateurs de Loft Story (plus nombreux que les votants au dernier référendum sur le quinquennat !) et les "lofteurs" ne sont pas des débiles mais des "passeurs", des explorateurs de nouveaux regards sur soi, des témoins de phénomènes psychologiques que seuls les initiés à Shakespeare ou Stendhal ont le privilège de connaître.

Pour la première fois, le grand public (au départ celui des 14-25 ans) découvre ce que seule une infime minorité de la population peut pratiquer : l'**autoscopie**. La sortie d'Aziz en a constitué l'exemple emblématique, repris ensuite par quasiment tous les lofteurs : *on le voyait se voir*, on l'entendait aussi commenter sa présence passée dans le loft ou les avis de ses colocataires sur lui. Il voyait et commentait son image, privilège réservé aux hommes politiques ou aux chefs d'entreprise.

Qu'ils soient au dedans ou au dehors du loft, les protagonistes doivent penser leur action et composer leur image dans la perspective interactionniste que l'anthropologue Erving Goffman a synthétisée dans sa théorie de la "façade". C'est pourquoi les lofteurs intègrent dans celle-ci l'identification des spectateurs à leur personnage. Ils jouent un rôle qui révèle une partie de leur personnalité, mais en même temps ils pensent à ceux qui vont s'identifier à eux et peuvent tenter d'agir en conséquence, par exemple en essayant d'être des "héros positifs", en soignant leur langage ou leur posture, en exprimant des idées originales ou "vraies".

Pour rester sincères donc crédibles, ils doivent trouver une cohérence entre leurs différentes façades. Et l'outil qu'ils emploient est au dedans de chacun de nous, certes plus ou moins développé. Il a été illustré de tout temps dans tous les romans initiatiques comme dans les grandes pièces de théâtre. On le trouve aussi bien chez Shakespeare, comme René Girard l'a analysé, que chez Stendhal mais aussi chez Brecht ou beaucoup de poètes. Il s'agit de notre capacité de prendre de la distance, du recul, de la hauteur, de penser ses actes au moment où on les vit, en un mot (hélas un peu compliqué), de notre aptitude à la **distanciation**, de notre faculté de nous distancier.

3 Des explications détaillées de ces concepts importants sont disponibles sur le site de la distanciation : www.cetec-info.org/JLMichel

4 Élaborée dès 1972 dans *La Violence et le sacré* et constamment développée depuis. Voir entre autres *Shakespeare, les feux de l'oubli*, Paris, Grasset, 1990 et *Je vois Satan tomber du ciel comme l'éclair*, Paris Grasset, 1999.

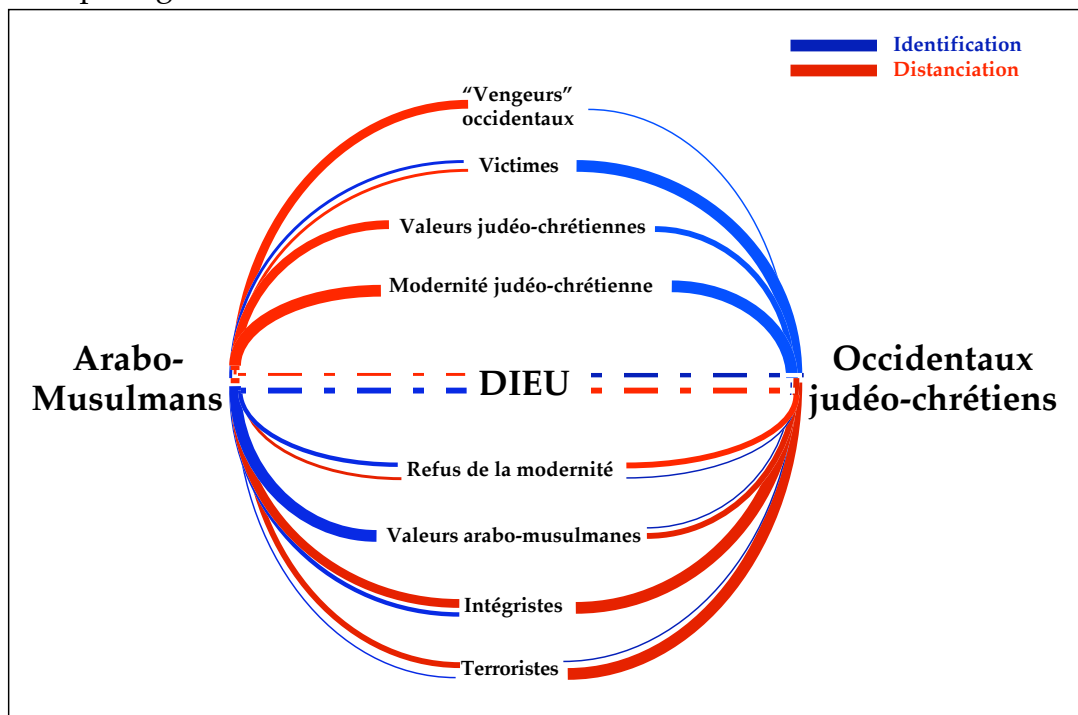
Le secret de la fascination est là : *Loft Story agit comme un gigantesque révélateur de la distanciation.*

Mais la distanciation seule ne suffit pas, et c'est là le point décisif de la découverte collective favorisée par M6. On ne peut vivre perpétuellement distancié, *nous nous identifions aussi souvent que nous nous distancions.* Lorsque le téléspectateur s'identifie à un des lofteurs, il s'identifie à quelqu'un qui se distancie et ce processus nous fait prendre conscience que la sophistication du traitement médiatique s'appuie avant tout sur l'hypercomplexité de l'être humain⁵.

Les attentats du 11 septembre 2001 aux USA

La "lecture" de Loft Story à l'aide de la théorie distanciatrice a permis de dégager les grands traits d'une approche qui explique nos comportements et nos réactions face aux phénomènes médiatiques. Elle a aussi révélé *in fine* une certaine forme de liberté ontologique de l'être, à condition naturellement que celle-ci soit encouragée, développée, entretenue par une véritable "éducation médiatique" sur laquelle nous reviendrons en conclusion.

Mais que peut apporter la théorie sur des événements aussi dramatiques que ceux qui ont frappé l'Amérique ? Pour l'illustrer, il va suffire d'adopter les points de vue successifs des principaux protagonistes :



Les intégristes islamiques ont évidemment assimilé à la fois l'amplification médiatique (qu'ils pratiquent depuis longtemps) et les facteurs classiques de l'identification : identification des terroristes à des martyrs - éventuellement associée à la récompense

⁵ Les aspects économiques et politiques de cette émission ne sont pas traités ici. Le lecteur pourra en trouver une analyse plus détaillée sur le site de la distanciation : <http://www.cetec-info.org/JLMichel/Chronique.loft-story.html>

des 70 vierges qui leur sont promises⁶ - et identification à grande échelle des survivants et des téléspectateurs aux victimes⁷. Et à l'inverse, distanciation pathologique - effrayante - vis-à-vis de la vie d'êtres humains qui n'ont pas l'honneur d'être conformes à leurs désirs. Plus généralement, la pensée terroriste se modélise assez facilement. Le mécanisme est redoutablement simple et efficace. Il intègre évidemment le "processus victimaire" (René Girard) qui a la faculté de se reproduire identiquement à lui même dans les contextes les plus variés. Ce modèle montre aussi quelles pistes peut emprunter la lutte psychologique face à ce fléau (nonobstant d'autres actions, politiques, diplomatiques, économiques ou militaires⁷). Le même mécanisme dont les terroristes se servent peut être employé contre eux à condition de disposer de suffisamment d'avance conceptuelle et de moyens techniques et financiers. L'identification des jeunes arabo-musulmans à des valeurs "étrangères" fonctionne déjà : ils les ont intégrées avec leurs vêtements (leurs jeans sont visibles sur tous les écrans de télévision de la planète), leur consommation ou leur culture musicale, même s'ils déclarent rester méfiants et critiques contre l'Amérique, selon un schéma que l'étude de Katz et Lazarsfeld avait mis à jour en 1985 à propos des réactions internationales suscitées par le feuilleton Dallas⁸. En l'occurrence, ce que l'on appelait "l'impérialisme des modèles culturels" dans les années 70 et 80 et qui s'est révélé beaucoup moins prégnant que ce qui était avancé (en raison notamment de l'opposition dialectique entre distanciation et identification) pourrait resurgir comme une bombe à retardement quelques décennies plus tard. C'est peut-être ce qu'ont senti les intégristes et ce qui les pousse à fomenter des actions d'autant plus désespérées que leur cause semble de jour en jour de plus en plus archaïque et en perte rapide de crédibilité. Mais simultanément, on peut objecter que les masses des pays arabo-musulmans, tout en rejetant les actions les plus violentes, leur cherche néanmoins des explications, des raisons et parfois même des justifications⁹. C'est qu'eux mêmes, tout en réprouvant ces actions, s'identifient plus ou moins à ceux qui les ont commises ou aux idées qu'ils étaient censés défendre. Dès lors, l'action à envisager apparaît simple : *faire croître leur distanciation critique (ou dialectique) pour les aider à trouver d'autres facteurs ou agents d'identification*. En pratique, il convient d'encourager la création de médias, dont une large place sera

6 L'action du 6 janvier 2001 de Charles Bishop, (quinze ans) qui a précipité le Cesna 172 qu'il pilotait contre un immeuble de quarante étages de Tampa en Floride après avoir survolé la base de MacDill de l'US Air Force (qui abrite le commandement central de l'armée américaine), s'inspirait clairement du précédent du 11 septembre. Dans une missive, l'auteur de la tentative d'attentat (mort sur le coup) avait exprimé sa "sympathie pour Oussama ben Laden et les événements du 11 septembre".

7 Voir Samuel HUTINGTON, *Le choc des civilisations*, Paris, Odile Jacob, 1997.

8 Qui prouvait - entre autres - que les hommes se distancaient assez fortement des héros masculins tandis que les femmes s'identifiaient davantage aux héroïnes pour la liberté que celles-ci apportaient avec leurs comportements libérés. On en trouve un autre exemple avec la célèbre chanson *America de West Side Story*.

9 Voir à ce propos les nombreux articles du magazine Al Hayat (Londres) qui a fortement fustigé l'absence de condamnation ferme et le refus de la modernité du monde arabo-musulman après les attentats. Cf. l'article de Alif Lakhdar repris dans *Courrier International* du 10/01/02.

réservée à la presse satirique, à l'humour sous toutes ses formes. Et quant à l'aspect strictement religieux de la question, nous avons proposé dans d'autres lieux une solution radicale de distanciation que nous nous permettons de rappeler ici □ *l'excommunication des terroristes*. En effet, du point de vue religieux, l'excommunication constitue un outil radical de distanciation et par conséquent d'anti-identification (tout au moins pour ceux qui veulent demeurer dans la communauté des fidèles), d'où la force de cette brève proposition (et l'illustration que la théorie distanciatrice peut aussi être utilisée pour tenter de faire avancer le débat politique¹⁰).

Cette brève analyse montre que l'approche distanciatrice pourrait permettre de contribuer utilement - parfois avec originalité - à la réduction de la violence.

Plus tard, beaucoup plus tard, on pourrait envisager une extension de quelques-unes des actions les plus novatrices menées aujourd'hui aux USA auprès de publics de jeunes, liées au concept d'intelligence émotionnelle¹¹.

Les téléspectateurs et citoyens français ont quasiment tous été frappés de stupeur et d'effroi face aux reportages en provenance de New York. Le traitement en continu - et en boucle - de cette information par les télévisions et les radios l'atteste sans le moindre doute (toute publicité a été supprimée pendant une partie importante des retransmissions). Face à de telles images (parfois vues en direct, en particulier l'effondrement des tours du World Trade Center avec ceux qu'elles renfermaient encore à ce moment là), on peut avancer que c'est l'empathie et la commisération pour les victimes qui ont joué et déclenché un choc émotionnel aussi considérable. Chacun, selon son profil personnel, a alors réagi avec son émotion, sa subjectivité (ou ses tripes pour employer un autre langage) devant une telle violence, un tel drame humain. C'est évidemment sous l'angle de l'identification que l'on peut interpréter l'éditorial du quotidien *Le Monde* daté du 12 septembre 2001 : "*Nous sommes tous américains*". Par cette phrase, J.-M. Colombani ralliait la majorité de l'émotion, de la compassion et tenait en lisière la tendance distanciatrice des commentateurs prompts à déclarer qu'après tout, les Américains (dominateurs...) ne l'avaient pas volé...

Et là aussi, la théorie distanciatrice va expliquer avec simplicité l'ampleur des divergences des réactions. Face à de telles images, les propos obscènes de quelques rares (?) témoins minimisant le drame ou recherchant des explications et des justifications dans "l'égoïsme" ou "l'arrogance" des Américains ou encore l'exploitation qu'ils feraient subir à tous les opprimés de la terre en choquèrent plus d'un et déclenchèrent quelques vives explications. En fait, c'est du côté d'une inhibition pathologique de l'identification, d'une inhibition proche de celle de certains tueurs qu'il faut rechercher une explication. Il ne s'agit pas de jugements ou de comportements politiques (même si dans une démocratie, tout peut

10 Ce texte est disponible sur internet à l'adresse suivante : <http://www.cetec-info.org/JLMichel/Chronique.excom.html> (il n'ignore pas la difficulté théologique d'excommunier pour l'Islam).

11 Voir l'ouvrage de Daniel Goleman, *infra*.

être dit), mais de la manifestation exacerbée d'une distanciation tout aussi pathologique. Ceux de nos contemporains qui n'ont pas connu une montée forte de l'empathie pour les victimes - au moins pendant les premières minutes ou heures qui ont suivi - sont sûrement proches de ceux que la théorie a nommé des "distanciés martyrs", dont Julien Sorel constitue l'archétype (mais avec une autre trempe intellectuelle). Ces personnes, qui n'ont pas toujours osé s'exprimer tant elles craignaient une désapprobation violente, devraient se voir offrir l'accès à une psychothérapie appropriée visant à dialectiser leur distanciation, c'est-à-dire non pas à la réduire (ce qui est quasiment impossible et au demeurant inutile et attentatoire à leur intégrité), mais à développer ce qui est certainement très inhibé chez elle : la distanciation dialectique, c'est-à-dire la capacité de connaître et de réguler sa distanciation critique. Une fois expliqué le cas de ceux qui sont restés réfractaires à toute forme de compassion (ou d'identification) aux victimes, qu'en est-il d'une réaction plus communément observée, en particulier dans la classe médiatique : la critique et la prise de distance aussitôt les actes de commisération accomplis ? A priori, ce mécanisme intellectuel est parfaitement recevable et normal : il n'appelle même pas d'explication. La théorie distanciatrice montre que si : ces personnes sont passées d'une attitude identificatrice déclenchée par le choc émotionnel, ou au contraire déclenchant celui-ci) à une attitude distanciatrice normale. Elles présentent des arguments rationnels et sans aller jusqu'à justifier en aucune manière la violence terroriste, elles citent de nombreux exemples où les victimes sont oubliées, inconnues et ne déclenchent donc jamais l'émotion collective autour des drames qu'elles vivent ; il en est ainsi des nombreux conflits sans grande couverture médiatique, en particulier du génocide du Rwanda¹².

Là encore, on peut essayer de rendre compte de ces positionnements individuels par le recours à l'approche distanciatrice. Mais les propos qui vont être tenus sont dangereux et demandent un effort du rédacteur pour bien se faire comprendre et une attention concomitante du lecteur pour ne pas commettre de faux sens.

Ce qui déclenche une émotion aussi grande tient, entre autres, au degré de proximité des victimes avec les témoins. En d'autres termes, c'est sûrement parce que nous nous identifions plus de façon concrète et immédiate aux Américains qui mourraient dans les tours que notre émotion fut aussi grande. Certes, on peut évoquer d'autres raisons telles que la soudaineté, la simultanéité de tous ces morts et surtout la gratuité, l'inutilité ou l'injustice de leur trépas, mais il n'empêche que l'on ne peut évacuer la "proximité culturelle" (bien connue des publicitaires qui l'exploitent dans leurs messages). "*Ces morts sont comme nous*", "*ça pourrait être nous*" (à preuve les reportages sur la tour Montparnasse le soir même et les témoignages de ceux qui y travaillent et expriment que "*ça aurait pu être eux*"). Et ces propos ne sont pas nécessairement une manifestation de racisme ou d'ethnocentrisme, mais la

12 Dont le palmarès du dernier Festival du Scoop et du Journalisme d'Angers (novembre 2001) vient justement de distinguer un excellent reportage.

manifestation d'une identification simple (ou simpliste¹³) à l'autre que l'on connaît parce qu'il est proche ou identique à nous. En face, si l'on peut dire, l'identification aux Hutus ou aux Tutsis est beaucoup plus difficile parce qu'elle fait appel au palier "intellectuel" de l'identification, c'est-à-dire aux valeurs humaines, à l'altruisme ou à la compassion (le plus souvent religieuse¹⁴).

Dès lors, conscients du processus, et moins culpabilisés, comment évoluer dans son profil de distanciation ? Comment conscientiser et maîtriser les passages d'un pôle à l'autre ?

La réponse a été esquissée dans des analyses antérieures et sera citée à propos d'autres travaux, par exemple avec la représentation de la violence à la télévision et des ses divers indices de mesure. "L'éducation médiatique" et ses techniques d'entraînement à la distanciation dialectique aboutissent à ce que la distanciation critique ne soit plus un filtre empêchant l'identification d'empathie et la compréhension qu'elle sous-tend mais au contraire qu'elle fasse prendre conscience du processus et enclenche, par identification intellectuelle une empathie plus forte pour les êtres humains les plus lointains.

Conclusion : Médias et violence contre la violence ?

A l'issue de cette réflexion, trois séries de conclusions s'imposent¹⁵:

1. La violence en elle même et sa représentation médiatique s'inscrivent dans la complexité dont aucun discours "simplificateur" ne pourra rendre compte. Exutoire indispensable à l'évolution vers l'adulte, facilitation du "passage au symbolique" dont parlait Françoise Dolto, fascination morbide, incitation perverse, tout dépend de l'interaction entre le traitement médiatique et le destinataire¹⁴.

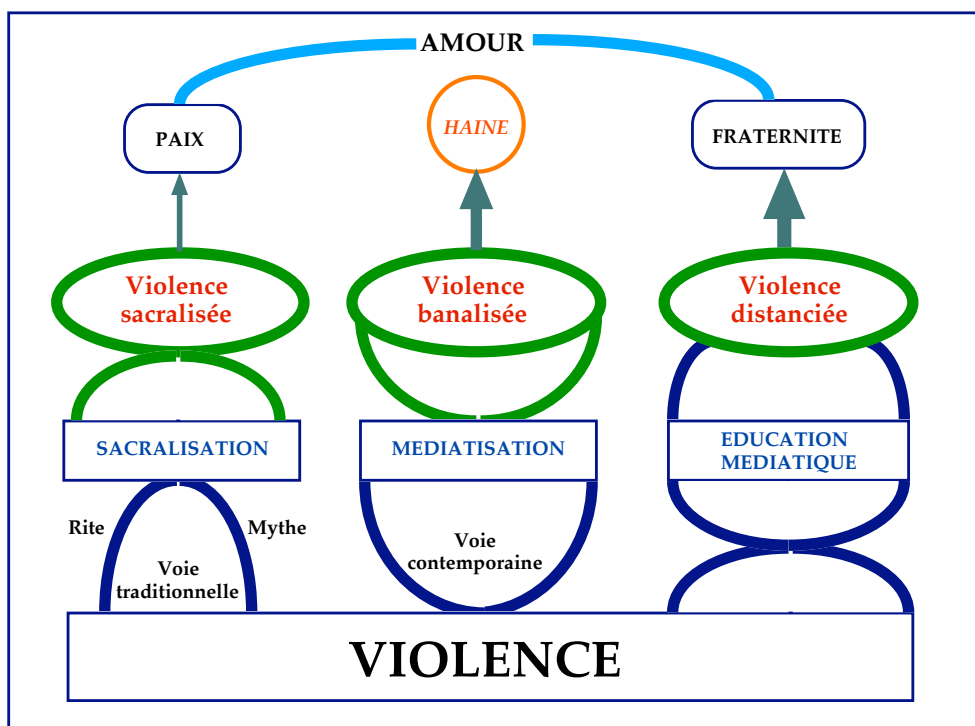
2. Les médias atteignent (ou vont atteindre) la fin du cycle de banalisation de la violence (sauf à considérer que notre société va s'auto-dissoudre dans la conflictualité destructrice permanente). D'où l'idée selon laquelle, un nouveau cycle va s'initier au cours duquel **les médias seraient le vecteur d'une resacralisation de la violence passant par une prise de distance avec celle ci**, ne serait ce que pour échapper au sempiternel schéma de la contagion mimétique, du "tous contre un", déjà présent dans les premiers westerns... En s'orientant, au moins dans certaines productions, vers le "décalé", en illustrant la complexité des sentiments et des situations, le cinéma dès ses origines, mais très fortement aujourd'hui, va dans ce sens¹⁵. L'unanimité violente n'est plus

13 La théorie distanciatrice distingue trois degrés d'identification : l'identification de contact (ou directe avec une personne dont on est proche), l'identification médiatisée (qui passe par le truchement d'un média, simple ou sophistiqué) et l'identification abstraite qui concerne les concepts ou les valeurs.

14 C'est ce qui rend plus que sceptique sur certaines approches actuelles - à la limite du "politiquement correct" - visant à interdire telle ou telle des manifestations visibles de la violence comme la vente de jouets ressemblant à des armes.

15 Un film comme "American History X" est un assez bon révélateur de ce regard distancié suggéré aux spectateurs. Le héros principal, Derek (interprété par Edward Norton) attire sur

systématique. Bien plus que la grande presse, en l'occurrence très en retard sur les évolutions conceptuelles en cours parce que conformiste et non créative, le cinéma, la télévision et dans une moindre mesure la poésie ou la chanson (par exemple le rap) s'engagent dans la voie de l'explicitation au plus grand nombre de certains de nos processus psychologiques les plus intimes. C'est en cela que Loft Story, bien au delà des commentaires creux qui ont été produits à son égard, a joué un rôle initiateur (ou initiatique ?) dans l'illustration des passages incessants de la distanciation à l'identification. C'est cette base de connaissance qui se trouve disponible dans ce qui pourrait devenir un "traitement médiatique de la violence". Et pour y parvenir, les médias pourraient être facilement employés comme socle d'une "éducation médiatique" basée sur la dialectique identification/ distanciation.



3. L' "éducation médiatique" constituerait la contribution majeure et peut-être décisive des médias dans le vieux combat pour l'émancipation et l'élévation du genre humain. Pour expliquer ceci, il faut recourir à un mécanisme un peu complexe dont voici la structure générale, découverte et expliquée par René Girard. Face à la violence "immanente" des sociétés humaines, le processus de sacralisation a progressivement été mis au point. Il passe par les rites et les mythes dont la mise en scène plus ou moins cathartique avait pour vocation de canaliser - croyait-on - la violence originelle. C'est ainsi qu'a émergé la "violence sacrificielle", le plus souvent orientée vers une victime émissaire dans laquelle une communauté se fonde ou se ressource dans une unanimité qui résout

lui la plus grande prise de distance (dans ses positions pro nazies) et une certaine identification (dans sa "rédemption (?) et dans sa douleur après le meurtre de son frère).

provisoirement la conflictualité : “la violence [sacrificielle] dans le religieux archaïque est un palliatif.”¹⁶

Le XX^{ème} siècle a vu s’opérer un quasi remplacement des mythes et des rites, autrefois quasi seuls vecteurs de la violence sacrificielle au profit des médias avec comme résultat le plus tangible la banalisation de celle-ci. Si l’objectif traditionnel était la paix civile (ou l’absence de guerre...), le résultat de la banalisation serait en symétrique l’indifférenciation, le relatif, le doute, le nivellement des valeurs, l’agressivité, l’incivilité ou la haine (d’où les nombreuses analyses sur le rôle négatif des médias dans la vie sociale).

Les prémices distanciatrices illustrées sur l’exemple de Loft Story tout comme l’explication des comportements à propos des attentats du 11 septembre permettent de fonder une hypothèse audacieuse : *la violence banalisée qui a en partie éclipsé la violence sacrificielle pourrait à son tour laisser la place à la violence “distanciée”, le vecteur de cette transformation étant l’éducation médiatique.* De fait, celle-ci, en faisant découvrir et pratiquer la rotation des phases distanciatrices et identificatrices à l’aide de toute la palette des ressources des médias¹⁷ pourrait s’inscrire dans le projet girardien : “*déculpabiliser les boucs émissaires et les réhabiliter*”. En d’autres termes, il s’agirait de recourir à la spécificité du traitement médiatique pour mieux percer les arcanes des comportements violents ou agressifs. Nous renvoyons ceux que cette idée laisserait sceptiques aux recherches psychologiques et aux travaux de terrain actuellement menés en matière d’intelligence émotionnelle aux USA. Ces approches autoscopiques visent à faire prendre conscience à des jeunes (pas seulement des prédélinquants) des risques que peut engendrer leur comportement à partir de grilles de lecture des mimiques et des autres interactions non verbales comme la peur ou l’agressivité¹⁸. Selon les auteurs cités, des résultats tangibles sont déjà obtenus et apportent des preuves de l’impact des techniques distanciatrices lorsqu’on les emploie de manière réfléchie et intensive¹⁹. Pour en revenir à Girard et placer les enjeux à la hauteur qui est la sienne (et qui correspond à la gravité de certaines situations contemporaines en matière de violence urbaine notamment), il s’agirait de recourir à l’éducation médiatique non pas pour éradiquer la violence, *sa violence personnelle* mais pour la conscientiser, la canaliser en découvrant que les boucs émissaires que l’on choisit *pour faire comme les autres dans le processus d’unanimité violente* ne sont pas plus

16 René GIRARD, *Je vois Satan tomber comme l’éclair*, Paris, Grasset, Livre de poche, 1999, p. 238.

17 Allant des procédés cinématographiques les plus classiques jusqu’aux effets permis par le multimédia et l’interactivité (jeux de rôle, autoscopie interactive, vision de soi, choix entre plusieurs “vies”, etc.)

18 Voir, entre autres, la méthode SDCS (*Situation, options, conséquences, solutions*) telle que la rapporte Daniel GOLEMAN dans *L’Intelligence émotionnelle (Emotional Intelligence)*, Bantam Books, New York, 1995), traduit de l’américain par Thierry Piélat, Paris, Laffont, 1997, p. 415, sqq.

19 On notera qu’en France, les recherches menées en communication ou en sociologie sont encore bien loin de ces travaux. Les perspectives ouvertes il y a bien longtemps par Hubert MONTAGNER dans *L’enfant et la communication*, Paris, Stock 1978, n’ont guère incité les chercheurs à poursuivre dans cette voie. Le GREC/O de Bordeaux 3 a organisé en 1999 un colloque dédié à l’induction dans la communication fort heureusement ouvert par une conférence d’Hubert Montagner (*L’Induction dans la communication*, Bordeaux, Colloque international du GREC/O, n°12, 1999).

coupables que soi et que l'on peut connaître la même peur qu'eux. Ce schéma de conscientisation, on l'aura compris, rappelle étrangement celui qui a été expliqué à propos de Loft Story. Ce n'est que lorsque l'on prend conscience de la représentation de sa violence ou de son agressivité que l'on peut agir dessus - tout en restant soi-même²⁰, y compris lorsque cette violence se dresse en réponse à des actes violents. La finalité ultime de la violence distanciée serait à rechercher du côté de la fraternité²¹, et seule la réunion avec les vestiges les plus forts ou les plus symboliques de la violence sacrificielle pourrait conduire à l'amour d'autrui dans une société pacifiée.

Ainsi, cette réflexion sur la violence médiatique, complétée d'autres travaux de terrain en communication, en psychologie et en psychosociologie tels que ce colloque les présente serait de nature à montrer que les médias recèleraient peut-être en eux-mêmes l'antidote au poison de la banalisation et de la contagion mimétique. Les chances sont peut-être faibles, mais pourquoi ne pas tenter de développer cette éducation médiatique dès le plus jeune âge, en premier lieu à l'école en la recentrant sur des finalités sociétales ?

Professeur Jean-Luc MICHEL

Janvier 2002

Courriel : jean.luc.michel@wanadoo.fr

Site de la distanciation : www.cetec-info.org/JLMichel

Schémas : <http://www.cetec-info.org/JLMichel/Conferences/>

20 Rappelons encore une fois que la théorie distanciatrice laisse l'individu libre et responsable. La rotation continue autour des deux pôles empêche tout déterminisme de s'établir (sauf cas pathologique évidemment).

21 Qui est nettement moins violente que la "solidarité" que l'on cherche parfois à imposer avec un peu trop d'agressivité... (vous êtes *obligé* d'être solidaire...). Seuls quelques philosophes se sont intéressés au glissement de la troisième valeur de la République vers la notion de solidarité dégageant moins de connotations religieuses (?). Si celle-ci devient une obligation, qu'en est-il de la liberté ? La solidarité vient de l'extérieur ou de l'extériorité, la fraternité vient de l'intérieur, de l'émotion, de la compassion ou du cœur.